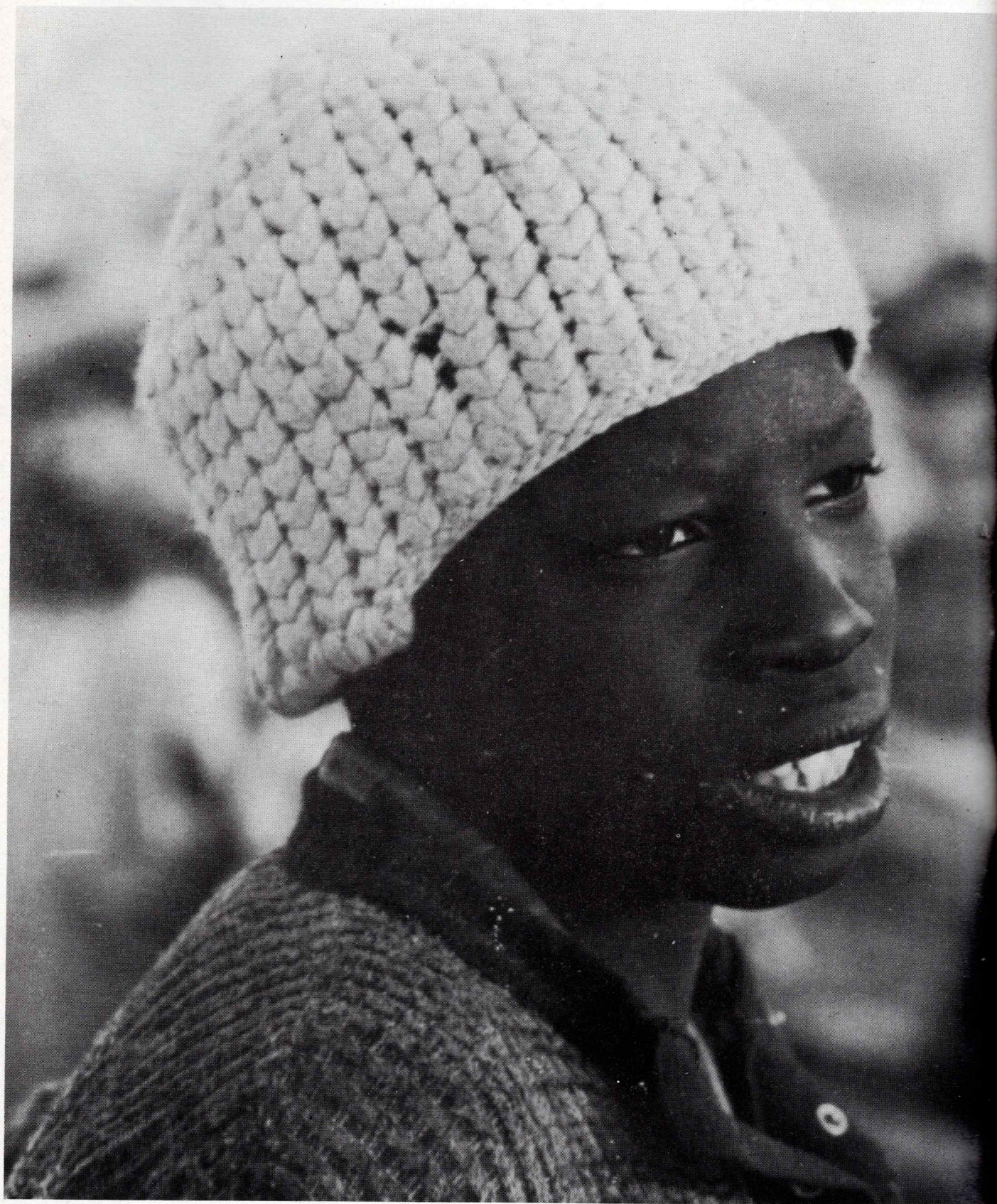




l'enfant et le travail



ni : l'école des autres



Ces témoignages d'enfants et de parents ont été recueillis par une équipe (1) qui doit tourner une série de court-métrages vidéo.

Son but est de les faire diffuser auprès de tous ceux qui s'intéressent à la psychologie de l'enfant au travail, à la restructuration de l'école et qui exercent des responsabilités dans ces domaines.

Elle a souhaité faire s'exprimer des enfants qui, ayant quitté l'école ou

ne l'ayant jamais fréquentée, n'ont pas l'occasion de la faire, en particulier, dans leur vie quotidienne (2).

L'équipe est partie pour un premier repérage au Sénégal et en Mauritanie. Nous avons pris son travail en marche, à l'occasion de ce numéro sur l'enfant. Elle va repartir filmer. Il est évident que dans six mois, nous aurions eu un compte rendu beaucoup plus riche.

A l'heure actuelle, on dispose de six heures de bandes vidéo, non encore déchiffrées.

Puisque nous sommes pris par le temps, nous avons pensé qu'il était intéressant de signaler cette entreprise et de l'illustrer de deux rencontres pour lesquelles existaient des documents immédiatement disponibles.

Ce travail n'est pas facile et rencontre quelques obstacles. Du côté de certains parents, les réticences viennent, tout d'abord, d'un étonnement que ceux-ci éprouvent (exprimées directement ou par un tiers), à voir l'intérêt personnalisé que l'on porte aux enfants, puis aux craintes, comme ce fut le cas du bijoutier de Dakar qui s'exprime plus loin, de voir divulguer des secrets de travail, ou une certaine organisation de la famille. Dans ce cas précis, le père s'est montré fort courtois, mais a refusé de voir son fils répondre à un entretien enregistré. On le comprend.

C'est le mérite de l'équipe en question, de respecter l'intimité de ses interlocuteurs, de prendre son temps, quitte à ce que l'information soit longue à recueillir. Il est à remarquer que le jeune bijoutier n'a jamais souhaité aller contre la volonté de son père.

En Mauritanie, à Nouakchott, le pêcheur, dont les propos sont relatés ci-après, s'est montré beaucoup moins réticent.

En fait, ce milieu de travail se situe loin d'un contexte villageois ou urbain. L'équipe a pu y vivre plus longtemps, s'y intégrer d'autant plus qu'elle s'est intéressée à la création d'une coopérative et qu'en retour, les pêcheurs ont apprécié cette relation qui leur donnait une possibilité d'expression et une ouverture sur l'extérieur.

Ils ont donc été plus disponibles et venaient même volontiers collaborer ayant eu la possibilité de visionner les bandes vidéo au fur et à mesure. Il faut toutefois noter, qu'en ce cas la question du secret du travail ne peut pas jouer et que, facteur favorable, les pêcheurs appartiennent à une catégorie de population à la fois autonome et marginalisée par rapport à l'ensemble mauritanien.

Nous donnons ci-dessous une description des entretiens qui ont eu lieu avec un bijoutier de Dakar et son fils, un pêcheur de Nouakchott et son fils travaillant avec lui.

(1) Éric Silvestre, Dominique Gros, Véronique Couesnon, J.-M. Micaud. Les studios du grand jeu, 04150 Banon.

(2) Planning de réalisation : octobre 1979 à janvier 1980 ; thèmes développés :

- apprentissage des enfants : l'école des autres ; solution parascolaire de formation et d'intégration des enfants à la vie active. Ateliers artisanaux, garage, menuiserie, confection, pour les garçons le plus souvent ; les travaux domestiques ; cuisine, ménage pour les filles qui n'ont que rarement d'autres issues. Recherche sur l'école de demain commune à de nombreux organismes dans le but de remodeler l'école traditionnelle du

type européen, de l'adapter aux besoins régionaux et de la faire reprendre en charge par l'environnement ;

- la vie familiale aujourd'hui au Sénégal en milieu urbain, à la recherche d'une nouvelle structure, liée à un contexte économique social et culturel totalement différent de la tradition africaine classique :

- description de la vie des enfants, de leur rôle, de leur travail au sein de la famille et en dehors ; l'école, l'apprentissage, le travail,
- de la vie des femmes et des filles, en particulier de celles qui restent à la maison, les ménagères,

- de la structure familiale, des rapports des enfants avec les adultes et des frères, demi-frères et cousins entre eux ;

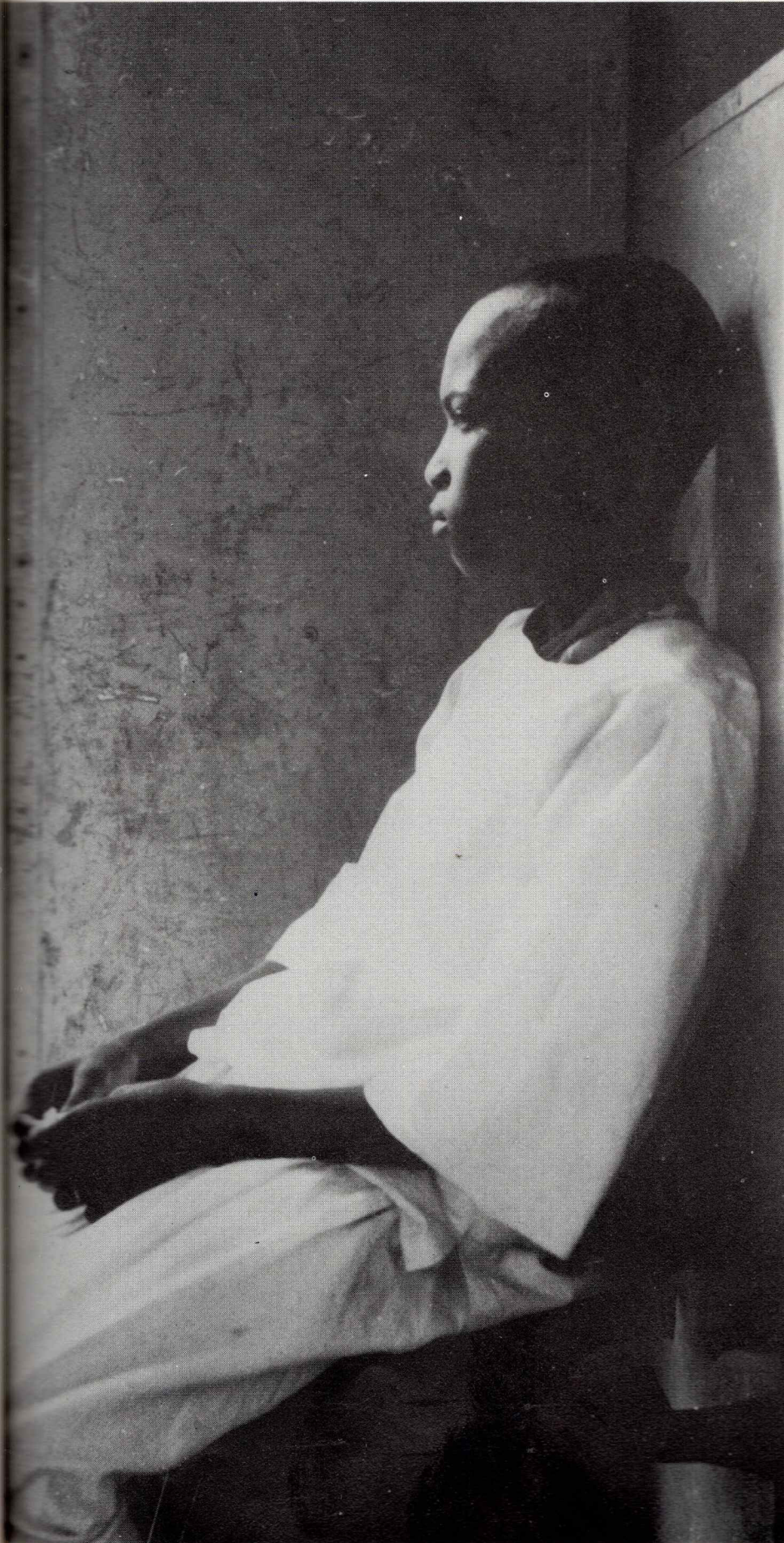
- les enfants pêcheurs : l'intégration des enfants pêcheurs, peu ou pas scolarisés, à la vie active de la pêche ; description du travail des enfants : aide au départ et à l'arrivée des pirogues. Sur la plage, préparation du poisson séché, réparation des filets et pour certains, la pêche. Pour d'autres enfants autonomes, qui ne sont pas des fils de pêcheurs et qui ne deviendront pas pêcheurs eux-mêmes : la vente des beignets, l'écaillage et le nettoyage des poissons.

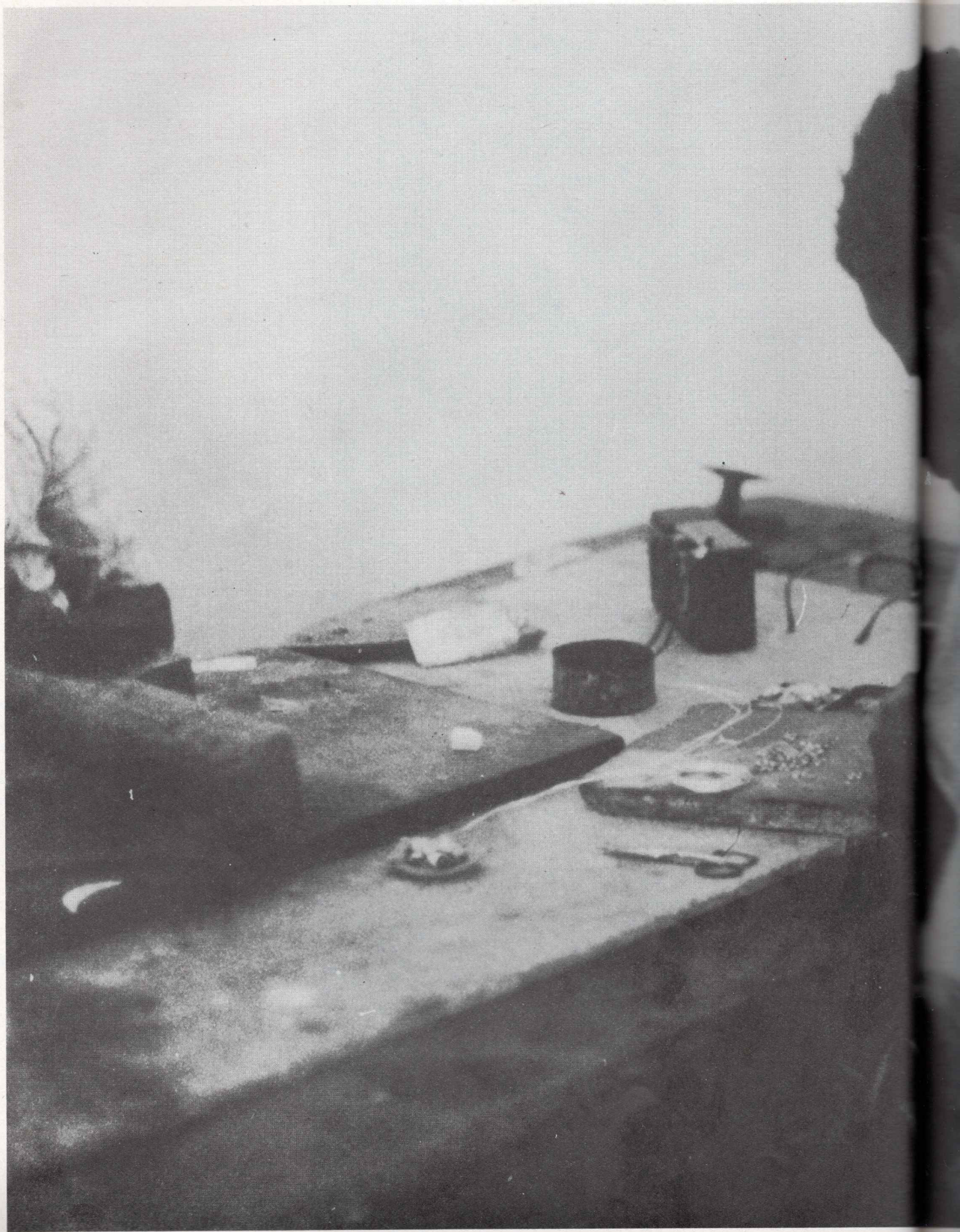
deux jeunes au travail

être apprenti bijoutier

El Hadj Diaw, 16 ans, est apprenti-bijoutier au village artisanal de Dakar, et Omar Sissoko, 14 ans, son cousin, apprenti-sculpteur. Le village regroupe différents corps de métiers artisanaux : bijouterie, poterie, tissage, maroquinerie, sculpture.

El Hadj est apprenti chez son père depuis son échec au concours d'entrée en sixième. Son oncle dit de lui qu'il est très intelligent et qu'il aurait mieux fait de rester à l'école. Il dit aussi qu'El Hadj aurait dû choisir un autre métier : la poterie par exemple, où il rencontrerait moins de difficultés. En effet El Hadj est handicapé physiquement (séquelles poliomyélitiques qui lui enlèvent de la précision dans les gestes). Il dit aussi qu'étant apprenti, comme les trois autres, il n'est pas payé. On apprendra plus tard par El Hadj lui-même qu'en fait, il peut, en dehors du travail de l'atelier, faire quelques bijoux pour lui et garder le bénéfice de la vente, ce qui lui permet d'acheter de la matière première au marché, (25 g d'argent pour 1 800 F C.F.A.) et de se faire ainsi un peu d'argent.







Omar nous rejoint. Il travaille chez un maître sculpteur et a lui aussi le bénéfice de certains objets vendus, ce qui lui permet de donner de l'argent à son père, d'acheter quelques vêtements et du bois. Quelquefois, quand la journée est bonne, son patron lui donne 100 F. Omar ne parle pas bien français; il est allé à l'école jusqu'à l'âge de 10 ans.

Aujourd'hui, El Hadj a terminé son travail. Il nous propose d'aller au cinéma avec Omar. On y joue un film hindou « Jugue » dans une salle proche de son quartier. La séance dure trois heures et coûte 75 F ou 125 F, selon que l'on choisit d'être noyé dans la foule ou bien assis dans les fauteuils. Ce jour-là, El Hadj et Omar choisissent pour nous les places à 125 F, à cause d'éventuels voleurs à la tire.

Sur le chemin du retour, El Hadj nous parle de son handicap : il nous confie qu'il aurait mieux valu qu'il soit une fille, pour sa famille et son propre avenir, car il s'inquiète de pouvoir en créer une et de la prendre en charge.

Le lendemain, dès notre arrivée, il nous invite à rencontrer sa famille qui habite dans une H.I.M. : blocs de bétons bleus donnant de plain-pied sur des allées piétonnières.

Chez lui, on rencontre une multitude d'enfants. Les portes d'habitation s'ouvrent sur une cour en ciment. La première femme du père, chargée de s'occuper des repas, nous salue et nous invite à entrer.

Le père nous raconte leur installation au village artisanal. Bijoutiers de père en fils, son grand-père participait en 1931 à l'exposition coloniale de Paris.

Leur installation au village date de 1960 après une sélection effectuée lors d'un concours chez les artisans de la ville.

Il a 57 ans, soixante personnes à sa charge, dont 22 enfants à lui et les 20 enfants de son frère qu'il élève depuis son remariage avec la mère d'El Hadj.



Son fils aîné et une de ses filles qui travaillent à Paris l'aident financièrement. Il paie 34 000 C.F.A. de loyer par mois, et 4 000 C.F.A. pour l'atelier. Pour nourrir cette grande famille, il a besoin de deux sacs de mil et de deux sacs de riz de 100 kilos par mois; 10 kilos de céréales par jour et dix kilos de pain le matin.

« Tout ce qu'on gagne, on le mange, on en met pas de côté. »

Les enfants restent avec leur mère jusqu'à l'âge de trois ans, puis vont à l'école coranique, et à l'école publique où ils passent leur examen d'entrée en sixième. S'ils échouent, ils vont en apprentissage : ils ne peuvent pas se présenter de nouveau en candidats libres. Les plus jeunes qui vont à l'école primaire aident parfois, pendant leur temps libre à l'atelier.

« Il ne faut pas qu'ils en prennent l'habitude, sinon ils auraient le goût de l'argent et ne travailleraient plus à l'école... »

« ... maintenant les enfants choisissent eux-mêmes le métier

qu'ils feront..., une fille choisit elle-même son mari... »

« ... maintenant, tu parles avec les enfants, ils ne t'écoutent même pas. »

Pendant la discussion, El Hadj et Omar assis par terre, écoutent attentivement. La mère entre avec une grande bassine de « tiepboudjen » (3) que nous partageons avec le père et les petits enfants. Les plus grands, dont El Hadj et Omar, mangent dans la cour avec les femmes.

À la suite du repas, le père part à la mosquée après nous avoir signifié par El Hadj qu'il ne désirait pas que nous poursuivions notre enquête sur le travail avec lui.

El Hadj, déçu de ne pouvoir raconter sa journée de travail au magnétophone, l'a fait de vive voix.

« Le matin, quand j'ai fait ma toilette, je vais à la « vieille maison ». C'est l'ancienne demeure de la famille et je réveille les aînés.

(3) Riz au poisson : plat national.



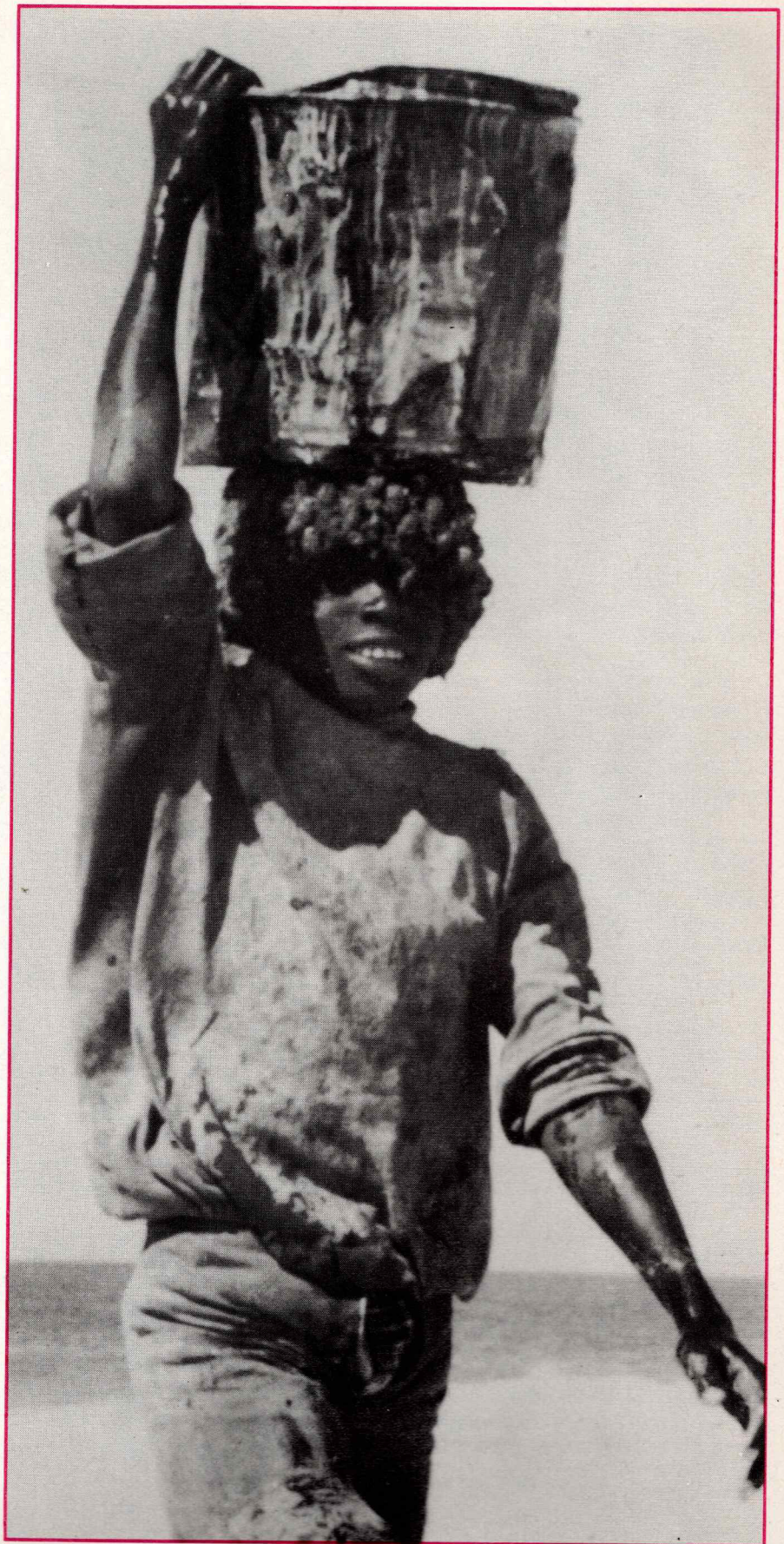
Je leur donne de l'eau, ils font leur toilette et on retourne tous à la maison pour prendre le petit déjeuner.

« Après, nous prenons nos boîtes à outils et nous partons à l'atelier pendant que mes frères installent les bijoux dans la devanture, je balaie l'atelier et j'arrose par terre; puis je commence à travailler, soit pour l'atelier, soit pour moi.

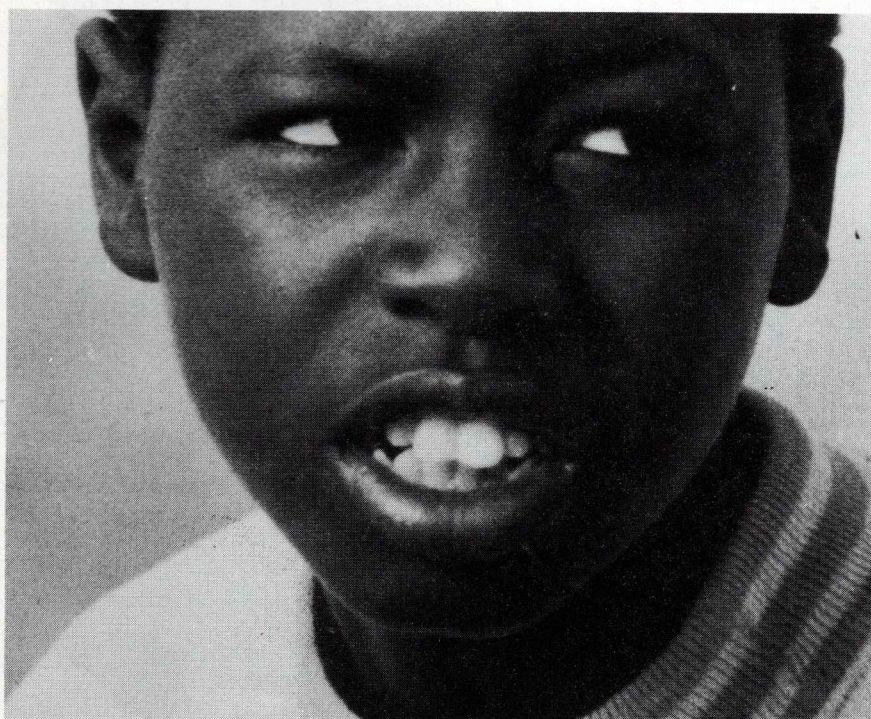
« Quand j'aide, je prépare les fourneaux avec le charbon de bois. Le fil d'argent ou de laiton est chauffé afin d'être travaillé. On le prend chacun par un bout et on l'étire le plus possible. Après je l'entoure très serré autour d'un clou et je le passe à mon frère qui va l'utiliser pour les bijoux...

« Quand je travaille pour moi, je me sers d'une pince, d'une paire de ciseaux et du chalumeau. J'arrive ainsi à souder et à fabriquer des petites chaînes; je sais faire aussi des bagues en tressant des fils d'argent. A midi, tout le monde s'arrête et mange le « tiepboudjen » que ma mère a apporté pour nous. Après le repas, je me repose un peu; s'il n'y a pas de travail, je vais au cinéma ou bien, je lis des bandes dessinées. Puis je reviens ici pour nettoyer les bijoux; il faut enlever les tâches faites par le chalumeau. On réchauffe le fourneau et dans un bol, on mélange de l'acide et de l'eau. On chauffe presque à ébullition, on plonge les bijoux quelques temps. Après le séchage, on les frotte pour les lisser et les rendre propres.

« Quand je travaille bien, on me donne de l'argent : 100 ou 50 F. Vers 6 heures on ramasse les bijoux; je prend la clef, ferme les portes de l'atelier; chacun prend sa boîte et nous rentrons tous à la maison. Le soir on se réchauffe autour du fourneau dans la cour, ou on regarde la télévision avec les petits. Mais, si le film est agréable, le père les renvoie pour qu'on puisse entendre et comprendre. Mon père préfère que je reste à la maison sinon j'irai avec les vagabonds. Il a acheté la télévision pour ça. »



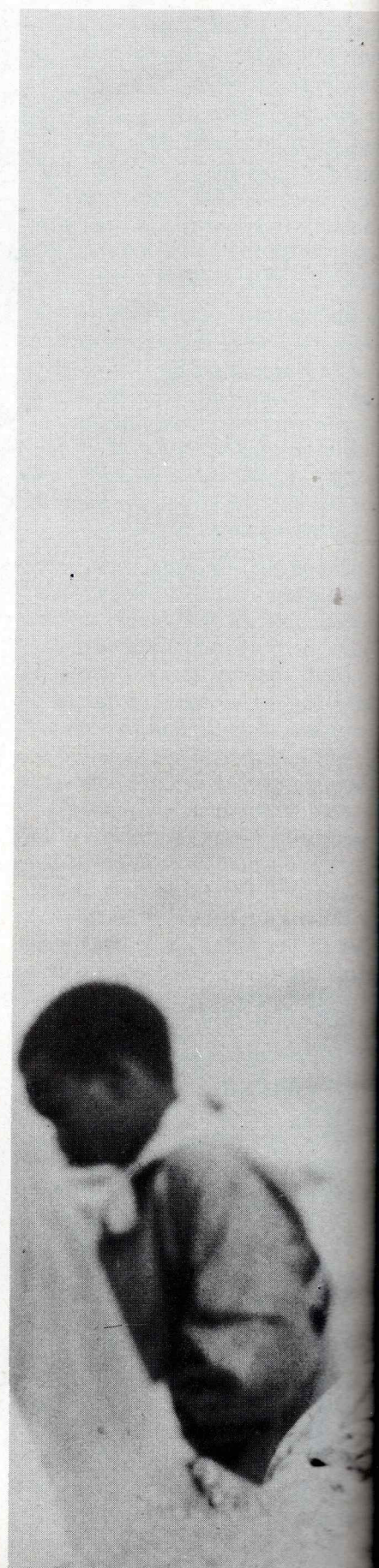
être apprenti pêcheur



Pêcheurs à Nouakchott
petite enquête auprès des enfants.

Ngueye Diaye	13 ans	père mort oncle pêcheur	école primaire saison de pêche	aide matin et soir
Samba	10 ans	père pêcheur	pas d'école	aide son père le soir
Hassan	13 ans	père pêcheur	pas d'école	aide
Abou	13 ans	père pêcheur	pas d'école	aide
Abdalaye	14 ans	père au Sénégal oncle pêcheur	pas d'école	aide
Abdousalam diop	14 ans	père marabout oncle pêcheur	coranique	aide et pêche parfois
Saïdou	10 ans	père mécanicien de bateau	coranique	aide son père
Djibril	13 ans	père pêcheur et inst. coranique	coranique	aide et pêche parfois
Malik ba	15 ans	père chauffeur oncle pêcheur	primaire (St-Louis)	aide et pêche parfois
Ahmed fall	10 ans	père mort oncle pêcheur	coranique	aide et pêche peu
Omar diop	10 ans	père mort mère poissons séchés	coranique	coupe les poissons avec sa mère
et Abdouraman ba	10 ans	père pêcheur Babacar ba	coranique primaire (8 jours)	pêche

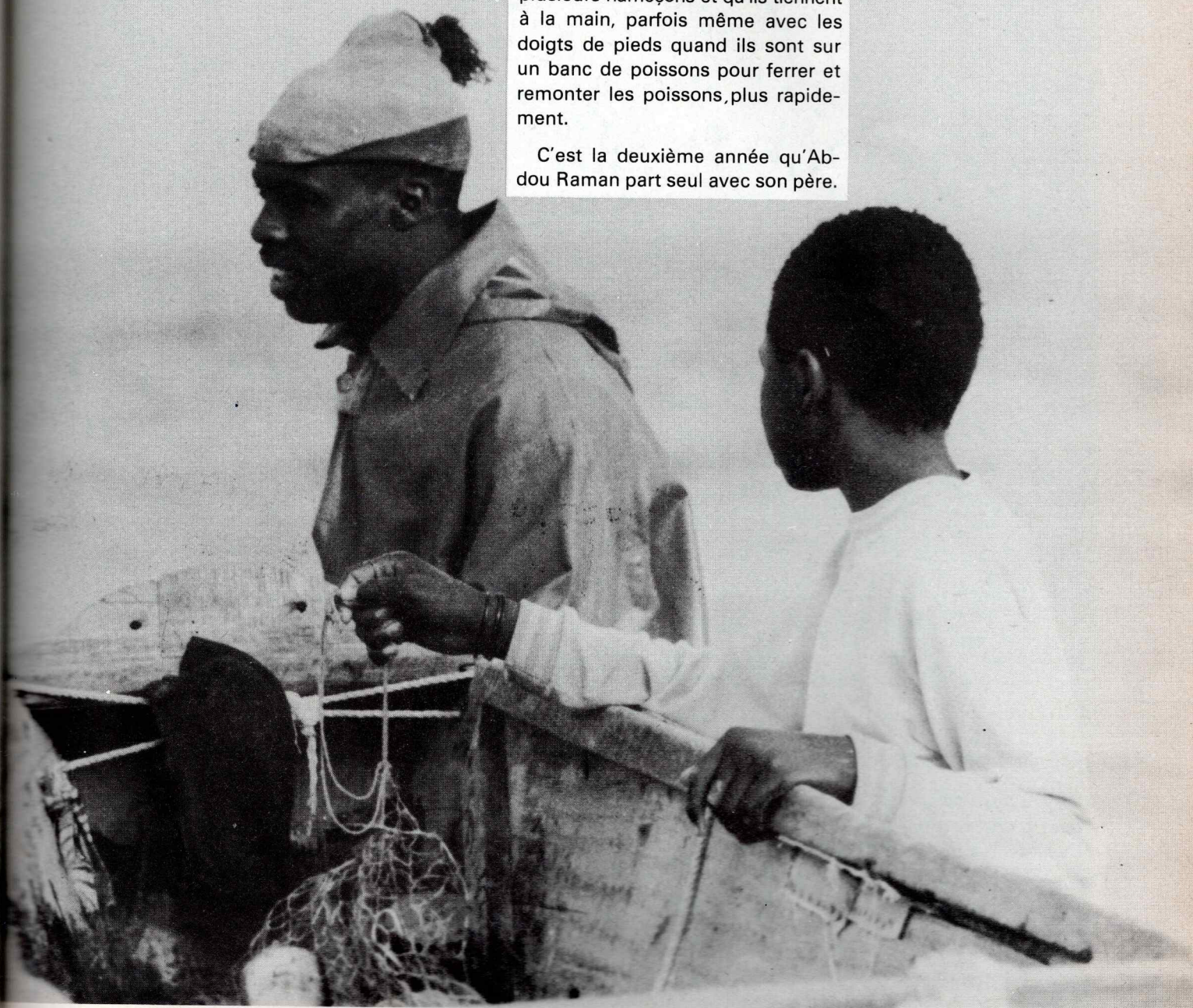
« tous veulent devenir pêcheurs »



Abdou Raman, 10 ans, apprend le métier de pêcheur. Sa famille habite Nouakchott, près du marché au poisson.

Son père, Babacar, est pêcheur à la base de pêche où une quarantaine de pirogues partent chaque jour en mer. Les pirogues sont munies d'un moteur. Ils font indifféremment la pêche au filet et reviennent vers deux heures, ou comme la majorité des pêcheurs, passent la journée complète et pratiquent la palangtote : technique qui consiste à pêcher avec des lignes munies de plusieurs hameçons et qu'ils tiennent à la main, parfois même avec les doigts de pieds quand ils sont sur un banc de poissons pour ferrer et remonter les poissons, plus rapidement.

C'est la deuxième année qu'Abdou Raman part seul avec son père.





Son père nous dit :

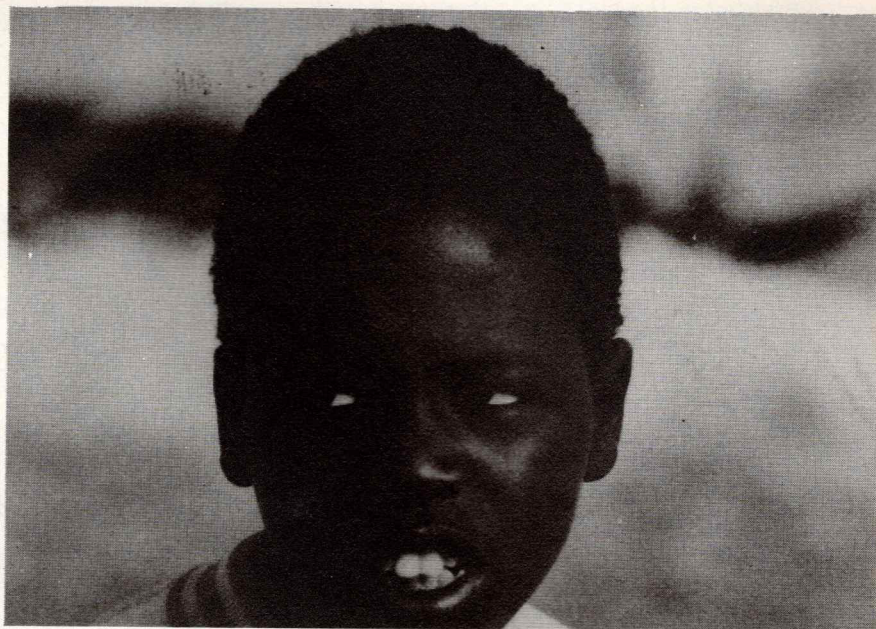
« Il n'a pas voulu aller à l'école. Au bout d'une semaine, il est tombé malade. Alors je l'ai pris avec moi...

« ... nous préférons que nos enfants partent à l'école mais, comme notre travail est trop dur, nous sommes obligés de faire venir nos enfants à la mer – quand on atteint l'âge de 40 ans, ça devient trop lourd pour

nous. C'est pourquoi on est obligé de faire rentrer les petits dans la mer trop tôt pour qu'ils puissent nous aider et même quand on ne partira plus, s'ils ont été à la mer 4 ou 5 ans, ils pourront aller seuls pour nous remplacer.

« ... il vient tous les jours avec moi; maintenant il peut diriger le moteur lui-même; si la mer est calme, je le

laisse avec le moteur pour le diriger et moi, je vais m'asseoir derrière pour le regarder et lui apprendre comment on doit faire; toutefois, quand la mer est bonne et qu'il n'y a pas trop de vent, c'est lui seul qui dirige la pirogue. C'est comme ça qu'on leur apprend à pêcher. Il est petit, mais il peut attraper des poissons. Seulement, c'est la force qui manque...



« ... la mer est difficile parfois, car il arrive que la pirogue se retourne en passant la barre; alors il faut leur apprendre très bien. A Saint-Louis au Sénégal, la mer est très mauvaise, alors on est très sévère avec les enfants : on leur jette de l'eau ou on les bastonne parfois quand ils ne font pas attention... »



Journée d'Abdou

« le matin, mon père se lève le premier à six heures. Il sort les bagages de pêche : moteur, réserve d'essence, pagaies, ancre. Puis il réveille les grands qui vont à l'école.

Nous partons vers 7 heures avec le taxi des pêcheurs à qui on donne 10 ouguias (4) chacun.

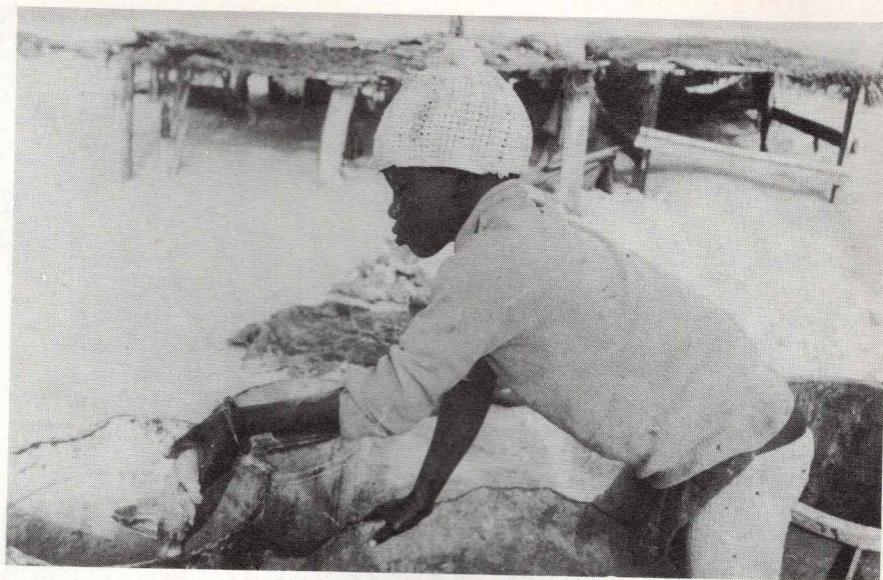
Quand nous arrivons à la plage, nous déchargeons le matériel du taxi et le mettons dans la pirogue. Les autres enfants nous aident à descendre la pirogue à la mer. Mon père met le moteur, il l'essaie toujours avant de partir. Avec les pagaies, nous mettons du sable pour la rendre plus lourde, que nous enlevons après, en mer, quand nous avons du poisson.

Le soir, quand nous rentrons, les enfants qui sont à la plage toute la journée, nous attendent et nous remontons ensemble la pirogue; ils nous aident aussi à décharger le poisson.

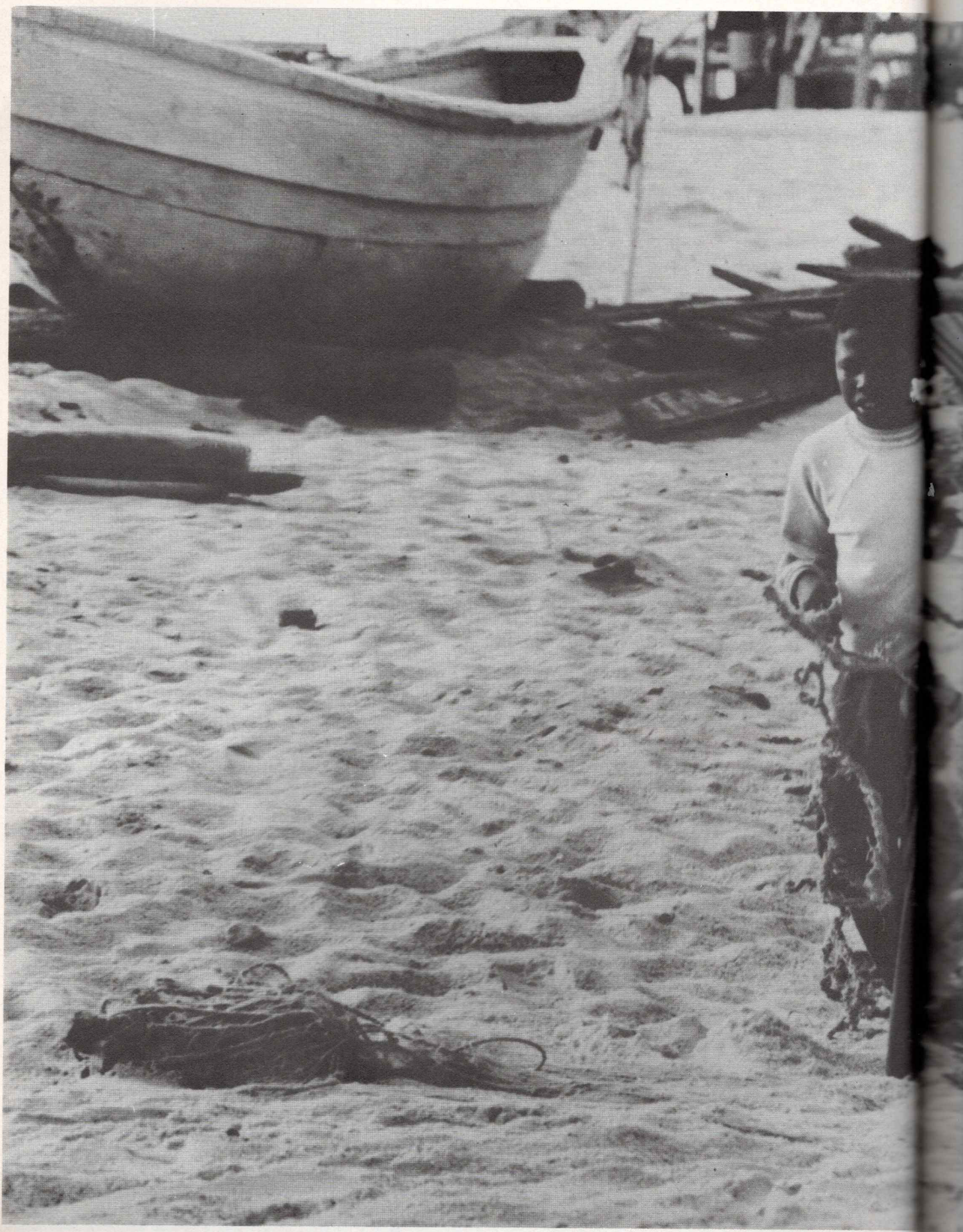
Ma mère, le matin, part au marché au poisson; elle vend les poissons que mon père lui a rapportés la veille et qu'elle a gardés dans les grandes caisses à glace qui se trouvent au marché.

C'est Djibril, mon frère, qui s'occupe des chèvres quand il rentre de l'école. Il s'occupe aussi des poules et des poussins. Les œufs, nous les gardons pour nous. Tous les matins, il traite les chèvres et nous buvons le lait. Quand nous rentrons de la pêche vers 6 ou 7 heures du soir, ça dépend des jours, tout de suite, j'apporte le poisson au marché, à ma mère.

Après la journée, je suis bien fatigué; aussi je me repose en attendant le dîner. Après le dîner, je fais souvent le thé pour mon père, ses copains et ma mère. Le soir aussi, je vais avec Djibril acheter l'essence pour le bateau en taxi : 15 litres valent 40 ouguias et 1 litre d'huile vaut 200 ouguias. C'est nous qui le faisons tous les jours, les autres ne peuvent pas le faire, ils sont trop petits, ils pourraient



(4) Ouguias : monnaie mauritanienne (10 ouguias = 1 FF).





perdre l'argent. Fatou, elle, peut aller acheter de l'eau au robinet public. Elle y va chaque soir, paie trois ouguias le seau et remplit le canari dans la maison pour avoir de l'eau fraîche.

Quand on ne sort pas en mer, le dimanche, je joue au football dans l'équipe des pêcheurs. Je suis arrière, Djibril joue dans l'équipe de l'école : il est avant-centre. Nous jouons aussi dans le sable, aux dames, avec des petits bouts de bois et de coquillages. »

Nous étions intéressés par la distribution du produit de la pêche. Babacar nous éclaire à ce sujet :

« Chaque soir, on retire des poissons pour la femme et la maison ; le reste, on le vend aux marchands ; quand on a payé l'essence, la nourriture et la voiture qui nous emmène à la mer, on partage le reste...

« ... le propriétaire garde plus d'argent parce que la machine et la pirogue lui appartiennent...

« ... on donne aussi trois ou quatre poissons aux enfants qui viennent nous aider. Aux vieux aussi, ils viennent chercher des poissons pour les vendre et partager entre eux ; car ils sont trop vieux pour aller pêcher maintenant alors ils restent sur la plage, raccommode les filets...

« ... chaque pirogue fait ça...

« ... pour l'enfant, on lui donne un peu d'argent parce qu'il apprend à travailler, mais, quelquefois, il enlève trois poissons, quand on revient, pour les vendre lui-même. Il donne aussi des poissons à ses petits et grands frères et on a l'habitude de donner quelques poissons aux petits enfants... »

Babacar nous parle ensuite longuement de la tradition du goût de la pêche et conclut ainsi :

« Il y a beaucoup de gens qui aiment la pêche, car on travaille nous-mêmes ; quand on veut voyager, on part, et, pensant à Abdou, il dit :

« et puis de toute façon, en étant pêcheur, il sera son propre patron ; il pourra décider lui seul, pas comme dans un bureau. »